

«La pensée écologique est un virus qui contamine tous les autres domaines de la pensée. [...]»

«L'écologie est la science des relations et des conditions d'existences»
Ernst Haeckel, 1866

1

Écosystèmes

graphiques de la lutte écologique française contempo- raine.

L'écologie n'a pas seulement pour objet

le réchauffement climatique, le recyclage, ou l'énergie solaire

qu'elle n'a pas seulement à voir

avec les relations quotidiennes entre humains et non-humains.

Elle a à voir avec l'amour, la perte,

le désespoir, et la compassion.

Avec la dépression et la psychose.

Avec le capitalisme et ce qui pourrait exister après le capitalisme.
Avec l'étonnement, l'ouverture d'esprit et l'émerveillement.

Les concepts d'espace et de temps. Le ravissement. Le ravisement, la beauté, la laideur, le dégoût, l'ironie et la douleur.

Le doute, la confusion et le scepticisme.

La conscience

et la perception.

L'idéologie
et la critique.

Chapitre I:
Une disparité
graphique pour
une même
cause: l'écologie
→ page 2

Chapitre III:
Un graphisme
écologique sans
graphiste
→ page 5

Chapitre II:
Une identité
graphique pour
mieux lutter
→ page 4

Conclusion -
bibliographie
→ page 6

La race, la classe et le genre. La sexualité.

Elle a à voir avec la société.

Elle a à voir avec la coexistence.»

Les prémices de la lutte écologique ont été semées en 1962, par une biologiste marine américaine nommée Rachel Carson avec son livre *Printemps Silencieux*¹. Un des premiers objets éditoriaux de diffusion d'un message écologique alertait déjà à l'époque des impacts négatifs des OGM et de l'importance de préserver l'environnement qui nous entoure. Il faudra attendre dix ans avant que la politique s'y intéresse. En effet, le 22 avril 1970, aux États-Unis, se tient le premier «Earth Day» (Fig.1) (Jour de la Terre) créé par le sénateur Gaylord Nelson afin d'attirer l'attention sur les problèmes écologiques et ainsi inciter la jeunesse à fonder de nouveaux mouvements écologiques.

En France, la même année, le président de la République Georges Pompidou annonce: «La nature nous apparaît de moins en moins comme la puissance redoutable que l'homme du début de ce siècle s'acharne encore à maîtriser, mais comme un cadre précieux et fragile qu'il importe de protéger pour que la terre demeure habitable à l'homme.» puis crée un an après le premier ministère chargé de la Protection de la nature et de l'Environnement, avec à sa tête Robert Poujade. En 1972, la première conférence des Nations Unies sur l'environnement se tient à Stockholm. Cinquante ans plus tard, le GIEC (Groupe d'experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat, créé en 1988) publie un énième rapport catastrophique sur l'avenir de la Terre face au réchauffement climatique.

Depuis peu, la lutte écologique, essentielle, infuse dans tous les champs en passant par le milieu culturel. En effet, de nombreuses expositions voient le jour partout: «Courants verts» (2020-2021), «Nous les Arbres» (Fondation Cartier 2019 et 2020), «Inventing Nature» (Staatliche Kunsthalle Karlsruhe, 2020), «Earthkeeping, Earthshaking» (Quadrum Gallery, Lisbonne, 2020), «Réclamer la terre» (Palais de Tokyo, 2022)... Toutes ont des enjeux similaires qui peuvent être: informer sur les catastrophes en cours et à venir, comprendre nos rapports avec le monde vivant qui nous entoure, déployer de nouvelles technologies plus écologiques...

Cela montre la prise de conscience de nombreux artistes sur les enjeux écologiques et la nécessité d'informer de l'importance d'une lutte écologique urgente face aux désastres climatiques des années à venir. Celle-ci commence à se retrouver dans leurs pratiques et/ou dans les matériaux de leur conceptualisation.

La lutte écologique apparaît aussi dans le champ du design graphique. Pour comprendre les formes de cette lutte un état des lieux d'objets éditoriaux français contemporains a été nécessaire. Il passe par des collections éditoriales, des revues, des affiches et des tracts politiques, ainsi que par des visuels associatifs pour percevoir la disparité graphique de cette lutte et déterminer les causes de son absence.

Timothy Morthon, *La pensée écologique*, Paris, Zulma Essais, 2019

1. Rachel Carson, *Silence Spring*, Houghton Mifflin, Boston, 1962.

I. Une disparité graphique pour une même cause: l'écologie.

1. Les collections éditoriales

Depuis ces dix dernières années, diverses maisons d'éditions choisissent de publier des récits, des témoignages à visées écologiques: Les éditions Zulma, Le passager Clandestin, Le monde à l'envers (avec la publication *Écologie* de Aude Vidal), les éditions Divergences (avec *Héritage et fermeture*, 2021). Des maisons d'éditions novatrices choisissent de ne publier que des ouvrages sur la pensée écologique. C'est le cas de la maison d'édition WildProject qui, depuis 2009, publie uniquement les auteurs majeurs de la philosophie environnementale: des ouvrages fondateurs de la pensée écologiste avec la collection «Domaine sauvage», des essais d'écologie décoloniale avec la collection «Le Monde qui vient», des récits situés avec la collection «Tête nue» et une collection de poche «Petite bibliothèque d'écologie populaire». Certaines maisons d'éditions, comme Actes Sud et L'Échappée (trouvées dans une librairie de Rennes) prennent le parti de fonder des collections à portée écologique. Ce qui révèle de la conscience contemporaine d'une nécessité urgente de diffusion de messages à portée écologique.

La collection «Le pas de côté» voit le jour en 2014 au sein de la maison d'édition L'Échappée. Sa première édition *Vivre la simplicité volontaire* co-éditée avec le mensuel *La Décroissance* annonce les enjeux politiques de cette nouvelle collection: l'écologie politique et la décroissance. Dirigée par Pierre Thiesset, elle se compose aujourd'hui de huit publications, passant par des classiques de la décroissance (*Le refus d'obéissance* de Léon Tolstoï (1828-1910)) et des récits contemporains. L'édition *La nature du combat pour une révolution écologique*, publiée en 2021 (Fig.2), rassemble les pensées écologiques d'hier et d'aujourd'hui de Bernard Charbonneau et Jacques Ellul (précurseurs de l'écologie politique en France). Une édition de 216 pages, au format poche, facilement transportable dont la couverture blanche et noire inclut le titre, les auteurs ainsi qu'une illustration: celle d'un tracteur agricole qui se dirige vers une silhouette humaine et qui enclenche un trait vert derrière lui. La nature représentée par ce trait vert jaillissant au milieu d'une couverture toute blanche prépare le lecteur aux enjeux écologiques de l'édition. Le titre en capitales apparaît sur la couverture en corps gras noir, avec une linéale géométrique. L'intérieur de l'édition se décompose en plusieurs parties, séparées par des aplats noirs où de courts textes surgissent en blanc et expliquent l'intérieur des pages à venir. On retrouve au sein de l'édition de nombreux ornements floraux sous chaque titre des parties, aucune autre illustration n'est présente à l'intérieur, juste des écrits en noir sur fond blanc, centrés dans la page. Du côté de l'impression, l'édition a été imprimée en France, sur du papier non recyclé. L'édition *Vivre la simplicité volontaire*, première publication de la collection «Le pas de côté» en 2014 (Fig.3), présente un

format différent, 23 × 16,5 cm. Elle est constituée de 288 pages d'histoires et de témoignages publiés en amont dans le journal *La Décroissance*. On observe une continuité dans le traitement de la première et de la quatrième de couverture sur lesquelles apparaissent de manière aléatoire les mêmes dessins rejetés d'aplats géométriques colorés, en bleu ou en rouge. On y voit des télévisions, des voitures, des chaussures, des usines, des téléphones, des montres, des manettes, des caddies de supermarchés, des avions, des cartes bancaires ainsi que des dessins de symboles comme le wifi, l'arobase, le nucléaire. Toutes ces illustrations renvoient aux divers objets rejetés par les personnes interviewées au sein de l'édition. Sur la couverture, au milieu de tous ces objets, apparaît un aplat rouge ovale sur lequel en blanc, sont inscrits le titre et les éditeurs et dont les contours possèdent de multiples piquants. Le tout semble repousser ces objets vers l'extérieur de la page.

On trouve à l'intérieur de l'édition un classement de témoignages, séparés par des pages noires où sont inscrites en blanc des actions et leurs descriptions appelant les témoignages. Chacun comprend une photographie des personnes dans leur environnement, statique ou en action. L'édition est aussi imprimée en France, sur du papier non recyclé. Au sein de la collection «Le pas de côté» on observe une diversité de couleurs et de formats. Cependant, chacune d'elle possède un gros titre souvent centré dans la page où viennent s'entrelacer, se superposer, des illustrations qui renvoient à des thématiques similaires. On y retrouve des outils, des machines robotisées, des armes, des animaux, des usines... Toutes ces images illustrent l'industrialisation, le progrès technique. Ces sujets sont étudiés dans la quasi-totalité des publications, amorçant une réflexion écologique qui vient au détriment du progrès technique.

En 2017, la maison d'édition Actes Sud sort «Mondes Sauvages», sa première publication *Le retour de Moby Dick ou ce que les cachalots nous enseignent sur les océans et les hommes* donne le ton de la collection. Elle est dirigée par Stéphane Durant (coauteur et conseiller scientifique des aventures cinématographiques de Jacques Perrin) et se veut être «un lieu d'expression privilégié à tous ceux qui, aujourd'hui, mettent en place des stratégies originales pour être à l'écoute des êtres vivants».² Elle possède aujourd'hui vingt-trois éditions dont chaque publication porte la voix de divers êtres vivants afin d'informer «que notre survie en tant qu'espèce dépend de la leur».³

Prenons l'édition *Les français et la nature* de Valérie Chansigaud publiée en septembre 2017 (Fig.4), deuxième publication au sein de la collection. Elle possède 192 pages, au format 11,50 × 21,70 cm. La première et la quatrième de couverture se décomposent en arrière-plan d'un fond coloré bleu-vert où s'entrelacent un collage d'illustrations noires telles qu'une

image tramée de la France, des papillons et des plantes. Au premier plan, trois rectangles au contour noir et au fond blanc, sont disposés de telle façon que l'on en perçoit deux sur la première de couverture et deux sur la quatrième; par un jeu de mise en page, un des rectangles court sur la première, sur le dos et sur la quatrième. Dans ces rectangles, diverses informations sont inscrites: le titre, l'auteur, la description. Sur la première de couverture, le logo de la collection est centré en bas de la page: l'empreinte d'un Animale (patte), d'une Plante et d'une main d'Homme avec au-dessus en arc de cercle le titre de la collection. À l'intérieur de l'édition, aucune image ou illustration mais la pensée de l'autrice mise en page, avec à la fin une page dédiée à l'association pour la protection des animaux sauvages (ASPAS).

L'intégralité des éditions publiées au sein de cette collection est imprimée en France, possède le même format, les mêmes rectangles blancs aux contours noirs annonçant le nom de l'édition et son auteur, la même police, une linéale en capitales. Ces rectangles se positionnent systématiquement au même endroit sur la page et s'agrandissent en fonction des titres et auteurs. Un collage d'images et de dessins noirs et blancs sur fonds colorés illustre, en arrière-plan, la thématique de chaque édition. La collection «Mondes Sauvages» s'identifie facilement grâce à une mise en page récurrente. Une diversité de sujets est traitée dans la collection: les animaux du monde terrestre et marin, certaines plantes et arbres. Cette variété thématique donne lieu à une multiplicité colorimétrique des couvertures toutefois récurrente avec l'utilisation d'images noires illustrant le sujet de chaque livre.

La cause écologique se déploie dans diverses collections éditoriales: chacune d'entre elle arbore un sujet, une thématique écologique et appelle différentes typologies illustratives et colorimétriques. La lutte écologique prend alors différents formats.

2. Les revues

En 1972, dans les Ardennes (FR), Pierre Déom, jeune instituteur entreprend la conception d'une petite revue nommée *La Hulotte*, avec pour but de sensibiliser la jeunesse à la nature qui l'entoure. Le premier numéro composé de 15 pages au format A4, entièrement dessiné à la main, dont seule la couverture possède un fond coloré, invite les enfants en premier lieu à prendre conscience des animaux et des êtres vivants dans leurs écosystèmes, à l'aide d'illustrations scientifiques humoristiques. *La Hulotte* compte aujourd'hui 112 numéros, de 40 pages maximum et désormais au format A5. Chaque publication traite d'une espèce en particulier, végétale ou animale, tout est extrêmement documenté et permet une réelle connaissance afin de «faire évoluer les esprits»⁴ de tous. Dorénavant destinée à tous les publics, elle est une des premières revues militantes écologiques. Elle a gardé la même mise en page depuis ses débuts, le titre apparaît sur la couverture avec la même typographie et très souvent le même corps, seul son emplacement ou son orientation change en fonction des numéros (Fig.5). Le dessin

4. Phrase issue de l'article de Johanna Albrecht, Ardennes: le magazine La Hulotte, «journal le plus lu dans les terres» récompensé pour son engagement démocratique, publié le 18/11/2020. «Une espèce disparue ne reviendra jamais. On a un trésor merveilleux extraordinaire»

qui est là et qu'on laisse dévaster, ruiné, éliminé de façon scandaleuse.» Citation de Pierre Déom issue du même article.

prend une très grande place, toutes les couvertures possèdent les dessins des animaux ou des végétaux qui sont étudiés à l'intérieur, seuls certains numéros possèdent une photographie en arrière plan (Fig.6). De plus, les numéros de chaque revue sont inscrits dans un rond placé aléatoirement sur la couverture. L'intérieur de chaque numéro est imprimé en noir sur fond blanc et comprend un entrelacement de dessins schématiques illustratifs, de textes manuscrits ou composés de diverses typographies. Une mise en page riche et diversifiée dans laquelle un nouveau territoire se crée sur chaque double page (Fig.7). Un écosystème prend place, les textes et dessins cohabitent ensemble à l'instar de ce que l'on peut trouver dans la nature.

Quelques années avant la parution du premier numéro de *La Hulotte*, Pierre Fournier, écologiste révolutionnaire, fonde le journal de la fin du monde: *La gueule ouverte* (Fig.8). De 1972 à 1980, 314 numéros paraissent dans les kiosques français. Un journal en avance sur son temps, dans lequel on peut entrevoir les prémices d'une écologie politique: une mise en page radicale, où le noir et blanc prédominent mais aussi militante avec des couvertures fortes composées d'aplats colorés, d'illustrations, de montages photos; le tout questionnant de manière directe la survie de la terre et de ses habitants face aux désastres du nucléaire, des nouvelles technologies, des pesticides... Chaque couverture, par la force de ses illustrations, se place dans la lignée des journaux militants des années 1970 et place les bases à venir d'une presse écologiste, tel le journal *Silence* qui paraît en 1982. Un mensuel écologiste, alternatif, altermondialiste et non-violent. Silence s'inspire de La gueule ouverte pour sa ligne éditoriale, pour son titre et sa mise en page (Fig.9). Les couvertures des premiers numéros s'articulent comme celles de La gueule ouverte: un titre en gras prenant un tiers de la page avec en arrière-plan des illustrations crues et dénonciatrices en faveur d'une lutte écologique. Afin d'éviter le gaspillage de papier, la revue n'est pas disponible en kiosque. Avec plus de 510 publications depuis sa naissance, la revue Silence continue de s'inscrire dans la presse militante écologiste par le rythme de ses parutions, ses sujets et ses méthodes de distributions.

La cause écologique se propage depuis peu au sein de diverses revues au même titre que les collections éditoriales qui ont vu le jour. Aujourd'hui, on recense une multitude de revues tel que le magazine *Kaizen*, fondé en 2012, dont les principaux enjeux sont de donner les clefs pour une transition écologique. La même année, la revue *Billebaude* (dont le premier numéro est *La Venaison*) invite le lecteur à une exploration et à une réflexion sur les usages et la représentation de la nature, elle met en relation le milieu de l'art, de la recherche et celui de la gestion de l'environnement. Elle nous apprend à tisser des liens entre sciences et cultures. La revue semestrielle *Billebaude* compte aujourd'hui 20 parutions dont la dernière a pour exploration la place du sauvage dans les villes, en passant par l'étude des plantes dites «mauvaises herbes»⁵ et ces animaux transposés dans l'espace urbain. En 2013, le magazine bimestriel *Socialter*, fondé par Olivier Cohen de Timary, questionne

l'écologie à travers différentes thématiques comme l'économie sociale, les nouvelles technologies, la démocratie. Ce magazine veut repolitiser le débat avec une question en tête: «Comment faire évoluer la société vers plus de justice, plus de démocratie, dans le respect des équilibres écologiques?»⁶; on trouve 51 numéros et 13 hors-série avec des gros titres comme *Internet, va-t-il détruire la planète?* (n°24), *Et si tout s'effondrait?* (n°5), *Les ennemis de l'écologie* (n°38), *Renouer avec le vivant* (hors-série n°9), *L'écologie recrute* (n°51)... Le hors-série n°12, ayant pour titre *L'écologie ou la mort*, a pour rédactrice en chef Camille Étienne: militante écologiste, relayeuse de nombreuses informations écologiques sur les réseaux sociaux dont Instagram avec son compte *@graine_de_possible*.

De la même manière, la revue semestrielle *Reliefs* fondée par Pierre Fayus, en 2015, mise en page par Morgane Rebulard et Colin Caradec, se distingue des revues militantes écologistes. En effet, le premier numéro sort un an plus tard avec pour titre *Abysses* et depuis une quinzaine de numéros sont parus. Chacun est porté par une thématique enviro-nnante que nous explorons à l'aide de dossiers scientifiques, d'écrits, de photographies et d'illustrations. *Reliefs* est une revue transdisciplinaire dans laquelle les enjeux de la crise écologique passent par la connaissance de ce qui nous entoure de loin ou de près. Depuis sa création, nous sommes invités à partir à l'aventure dans les abysses, les tropiques, les pôles, les galaxies, le ciel, la mer, les rivages, les sommets, les fleuves, les lacs, les déserts, les volcans et les prairies, afin de mieux comprendre notre relation avec le monde vivant et avec la Terre. L'iconographie prend une place très forte dans chaque numéro. Prenons par exemple le numéro 12, sorti en 2020, 184 pages consacrées aux volcans. La couverture, réalisée par Olivier Bonhomme, est composée d'une grande illustration colorée d'un volcan en éruption qui court sur la première, le dos et la quatrième (Fig.10). Sur la première de couverture on trouve seulement en haut le nom de la revue en capitales linéales noires, centré dans la page; en dessous, un trait séparant le numéro à gauche et la thématique à droite. L'intérieur est constitué d'un dossier sur les volcans comprenant des entretiens, des schémas scientifiques dans lesquels gravite une multitude de rubriques comme des poèmes, des portraits, des portfolios, des récits et des illustrations. Les rubriques sont très souvent séparées par une photographie ou une illustration en pleine page. On comptabilise une centaine d'images au sein de la revue, passant par des photographies d'artistes anciens ou contemporains, des dessins illustratifs ou schématiques. Elle devient à la fois éducative et contemplative par la diversité d'éléments mis en page. Chaque publication nous offre une connaissance écologique par le biais de la science et de la culture, en tissant des liens entre passé et présent. D'autre part, on observe une mise en page épurée: certaines pages ne contiennent qu'une photo, tous les éléments sont bien placés dans la page et jouent avec le blanc du papier. Il n'y a pas de jeux de superpositions, de changements typographiques. Les images et les textes cohabitent par leur sujet mais ne se heurtent à aucun moment comme dans la revue *La Hulotte*. De plus, les édi-

tions *Reliefs* sont imprimées en France sur du papier issu de forêts gérées durablement.

3

Depuis peu, la lutte écologique s'étend de même au sein de l'art contemporain: la revue *Klima* en est un exemple. Fondée en 2018 par Antonine Scali-Ringwald et Loucia Carlier, *Klima* est une revue annuelle qui a pour objectif de mettre en relation l'art contemporain et les questionnements sociétaux actuels tels que l'écologie, l'étude de genre, la politique. Quatre numéros ont été publiés: *Sciences et fictions* (n°1), *Spéculations et extinction* (n°2), *Magical trouble* (n°3), *Working with the virtual* (n°4). *Klima* est une revue interdisciplinaire dans laquelle cohabite une multitude d'intervenants de milieux variés: artistique, activiste, universitaire, scientifique.

Le numéro 2, sorti en 2019, 238 pages au format 20,5 x 29 cm, est consacré à la crise écologique planétaire avec le questionnement de l'activité humaine sur son environnement. La couverture en grande partie blanche, possède en haut à droite une photographie d'une œuvre de Fernando Palma Rodriguez, et en bas apparaît le titre en minuscule dans un corps gras et dans une typographie nommée *Klima* dessinée spécialement pour le magazine (Fig.11). On entre dans la revue par le texte mis en page en français et en anglais. «*The new wild*» d'Anna Tsing (professeure d'anthropologie à l'université de Californie, auteure de nombreux essais: *Le champignon de la fin du monde: Sur les possibilités de vivre dans les ruines du capitalisme* (2015), *Frictions: An Ethnography of Global Connection* (2004)). Ce texte d'Anna Tsing introduit la réflexion des trois chapitres de la revue. Les chapitres sont inscrits en blanc, centrés en haut sur des pages noires et le sommaire se place en bas de la page, centré et écrit en blanc. Ils contiennent tous différents disciples: dessins, entretiens, photographies, essais philosophiques. Chaque projet est composé différemment, en fonction de son sujet, ce qui crée une diversité de mises en page et de mises en forme typographique. Certains textes sont traduits en français et en anglais; les textes en français se placent à droite et les textes en anglais se placent à gauche (page entière, ou double colonne) mais d'autres sont inscrits soit en français soit en anglais. Un changement de papier est fait, il est choisi glacé pour les photographies et les dessins en pleines pages. La revue *Klima*, par sa diversité visuelle, devient à la fois politique, contemplative et militante. Elle est riche par les sujets sociétaux développés à l'intérieur qui renvoient aux différentes thématiques observées dans le milieu de l'art contemporain actuel. Cependant, la revue est imprimée en Lituanie et ne mentionne pas l'utilisation de papier recyclé.

Aujourd'hui, dans le paysage graphique contemporain français, une multitude de collections éditoriales et de revues ont été publiées. Elles ont toutes pour objectif d'informer et de comprendre les enjeux d'une lutte écologique, ce qui renvoie à une diversité graphique et formelle. Néanmoins, on compte une diversité d'impression et de papier qui ne prend pas toujours en compte l'impact de leur production...⁷

5. Le terme mauvaise herbe est aujourd'hui désuet. Toutes les plantes ont un rôle bien précis, utile dans son environnement.

6. Citation issue du texte de présentation de la revue *Socialter* sur leur site internet: <https://www.socialter.fr/qui-sommes-nous> (consulté en avril 2022)

7. «Le livre, c'est tout de même 7% de la consommation de papier en France, mais c'est aussi un objet qui est symboliquement fort, auquel on est attaché, donc par ailleurs c'est pédagogiquement important de le rendre écologiquement exemplaire» p.37, *Le livre est-il*

II. Une identité graphique pour mieux lutter.

1. Les visuels associatifs

En France, les premières associations en faveur de l'environnement apparaissent dès le XIXe siècle. Elles prônent la protection des paysages ou des animaux comme que la Société protectrice des animaux (SPA) créée en 1845, la Société zoologique d'acclimatation en 1854 qui deviendra par la suite la Société nationale de protection de la nature. Par la suite, de nombreuses associations émergent sur le territoire français pour faire face aux désastres écologiques, par exemple la Ligue pour la protection des oiseaux (LPO) qui voit le jour en mars 1912 suite au carnage des macareux moines sur les Sept-Îles.

Il faut attendre les années 1950 pour que des associations en faveur de l'environnement mènent des combats plus militants. La Société pour l'étude et la protection de la nature en Bretagne (SEPNB), dès ses débuts en 1958 organise des camps d'éducation sur l'environnement et publie une revue nommée Penn ar Bed avec comme slogan «On ne défend bien que ce que l'on connaît bien».⁸ La SEPNB prône un nouveau militantisme qui se développe grâce à l'éducation sur la nature afin de mieux la protéger. C'est le début de nouvelles associations dites contestataires qui voient le jour dans les années 1960-1970.

En effet, à la fin des années 1960 de nombreux mouvements de contestations et de luttes sociales éclatent un peu partout en France. Une mouvance écologique apparaît face au développement de nouvelles technologies dites polluantes, dévastatrices, en désaccord avec l'opinion publique. Des incidents majeurs provoquent le début de manifestations en faveur de la protection de l'environnement. Les premières marées noires, avec celle du Torrey Canyon en 1967 engendre l'APPSB (l'Association pour la production et la protection des saumons en Bretagne et Basse-Normandie). S'en suivent, les manifestations anti-nucléaires des années 1970, avec en parallèle la lutte non-violente du Larzac de 1971 à 1981, une revendication majeure des écologistes face à l'expansion d'un camp militaire. Des luttes anti OGM s'organisent durant ces mêmes années.

Dès le début des années 1970, différents types d'affiches illustrent les premières luttes associatives écologistes.

Tout d'abord, une multitude d'affiches que l'on peut qualifier d'alarmistes ont pour but de sensibiliser, de rendre compte des catastrophes qui sont en cours. Lors des différentes marées noires ravageant le littoral Breton, des affiches ont été créées avec la même apparence: des fonds noirs, des oiseaux agonisants, les noms des entreprises responsables, des gros titres/slogans alarmants. Des affiches sombres, effrayantes témoignent de l'horreur observée suite aux différents accidents de pétroliers.

Lors des contestations contre les premières centrales nucléaires, on retrouve sensiblement la même typologie, seules les couleurs, les illustrations changent

mais elles restent toujours très dramatiques, hostiles, avec des slogans de plus en plus criants. Il en est de même pour les affiches alertant sur les OGM ou le gaz de schiste. (Fig.12, 13)

En parallèle, sont créées des affiches diamétralement opposées: des affiches d'illustration d'utopies remplies de couleurs vives sur lesquelles il fait bon vivre; des affiches plus attrayantes et très naïves avec des soleils heureux, des villes où cohabitent les habitants et la nature, invitent les gens à des fêtes ou des carnivals avec des slogans qui appellent au changement sans effrayer. Ces affiches incitent les habitants à participer aux réunions, à s'inscrire dans les associations, à s'instruire sur la nature. (Fig.14)

Aujourd'hui, les luttes écologiques continuent et de nombreuses associations ont vu le jour depuis les années 1970, avec toujours de nouvelles causes à défendre. Cependant le paysage graphique est resté sensiblement le même: des affiches et des tracts associatifs dénonciateurs appuyés par des slogans crus, des couleurs sombres et des images effrayantes. Et toujours en parallèle, des affiches colorées et agréables invitent les habitants à diverses manifestations écologiques. Néanmoins certaines associations ont pris le parti de radicaliser leur esthétique telles que Extinction Rebellion, Sea Shepherd, ou L214.

Extinction Rebellion apparaît d'abord en Angleterre en 2018 puis revendique une diffusion internationale et arrive en France quelques mois plus tard. XR se définit comme «un mouvement mondial de désobéissance civile en lutte contre l'effondrement écologique et le réchauffement climatique».⁹ Depuis ses débuts, le mouvement utilise un symbole fort comme logo, créé en 2011 par ESP. Il se veut facilement réalisable pour que les gens se l'approprient et l'affiche lors des manifestations partout sur Terre. (Fig.15) Ce logo: un sablier vide formé de deux triangles isocèles dans un cercle en trait noir ou vert de la même épaisseur symbolise l'urgence d'agir face au dérèglement climatique et les désastres associés. On peut aussi y voir le X de XR.¹⁰ Pour l'association, l'utilisation du noir est cohérente car il représente la couleur du deuil pour toutes les espèces qui disparaissent chaque jour. On retrouve ce logo, simple mais efficace, sur toutes les affiches, les banderoles de manifestations ou tagué sur des lieux publics...

De plus, l'association utilise la même typographie, *Fuxxed*, sur tous ses objets graphiques. Elle s'apparente à la *Futura condensé* mais en plus arrondie. Elle est utilisée sur les affiches, les sites web, les tracts, les réseaux sociaux et partout dans le monde. Elle est lisible et rend chaque message plus convaincant.

Dès le début, XR a choisi d'uniformiser ses objets de communication, pour faciliter la transmission de ses messages, pour rendre plus cohérentes leurs manifestations et permettre de se démarquer dans les rues qui regorgent déjà d'images. (Fig.16)

Le capitaine Paul Weston crée en 1977 au Canada, l'association Sea Shepherd, avec pour but de conserver et protéger

la faune et la flore marines. En 2013, l'association qui se déploie déjà dans plus d'une vingtaine de pays, se développe en Sea Shepherd Global afin d'uniformiser sa communication et ses actions. Le logo de Sea Shepherd prend sa source dans l'imagerie de la piraterie en s'inspirant du Jolly Roger mais on peut observer sur le crâne un yin yang formé de cétacés symbolisant l'écosystème aquatique. De plus, la canne du berger symbolise les valeurs de l'association: protéger les milieux marins (comme les bergers le font face aux loups). (Fig.17) On retrouve chez Sea Shepherd un militantisme graphique. Leurs affiches sont très souvent criantes d'urgence en faveur des animaux marins. À l'aide du photomontage, elles évoquent la souffrance des espèces face à la pollution, au braconnage etc. Leur communication utilise, comme les affiches des années 1970, des couleurs sombres, des slogans crus afin de sensibiliser les populations de leur impact sur l'écosystème. (Fig.18)

L'association française L214, créée en 2008 pour la défense des animaux, utilise elle aussi le photomontage pour diffuser ses messages. Cependant, elle réutilise les codes graphiques de la publicité pour afficher ses revendications fortes dans les métros parisiens.

Des années 1970 à aujourd'hui, les objets graphiques militants écologiques se sont multipliés mais ils se sont recentrés sur une esthétique plus radicale et uniforme afin de se démarquer dans le paysage inondé d'autres images. Les associations utilisent toujours des typographies fortes pour mettre en avant leurs slogans et leurs revendications, avec des illustrations de plus en plus réalistes afin d'interpeller aux mieux des risques et du besoin essentiel de préserver notre environnement. L'association française Soulèvements de la Terre, créée en 2021, illustre cette mouvance car elle se singularise au fur et à mesure de ses actions en utilisant les mêmes codes sur la plupart de ses affiches, sites internet, réseaux sociaux comme le fait Extinction Rebellion. (Fig.19)

2. Les affiches et tracts politiques

En France, les années 1970 sont marquées par l'avènement de plusieurs manifestations écologiques partout sur le territoire, découlant de diverses revendications et barrages face à une industrialisation grandissante en désaccord avec la préservation de l'environnement. L'association Les Amis de la Terre, à l'origine Américaine, passe très vite de l'autre côté de l'Atlantique et s'insère dans le paysage graphique français à l'aide d'affiches humoristiques pour la plupart. Elles appellent la population à adhérer à l'association et à contrer les futurs aménagements du territoire. Cette association compte parmi elle les premiers acteurs de l'écologie politique en France, dont Brice Lalonde.

Cette écologie politique apparaît lors des élections présidentielles suite à la mort de Georges Pompidou. Elle fait réfléchir les associations écologistes qui considèrent la tribune politique comme

une opportunité de gagner en visibilité et notamment en passant à la télévision et ainsi toucher un plus large public. C'est ainsi que René Dumont, agronome et auteur de *L'utopie ou la mort* (1973), devient le premier candidat écologique à l'élection présidentielle de 1974, soutenu par l'association Les Amis de la Terre. (Fig.20) Apparaissent alors les premières affiches électorales des écologistes qui se rapprochent de l'esthétique attrayante des affiches des associations écologiques: représentations d'utopie où nature et habitants cohabitent. On y voit des soleils, des éoliennes, des coopératives... René Dumont obtient moins de 2% des suffrages mais le premier pas dans la politique est placé.

Il faut attendre l'année 1984 pour que le premier parti écologique, Les Verts, prenne place dans la politique. Il s'inspire du parti Vert allemand apparu en 1980. Ce parti fondé sous le nom Les Verts, Confédération écologiste - Parti écologiste arbore un logo qui se démarque pour l'époque, par de nouvelles couleurs: le vert et le jaune et il utilise le symbole du tournesol qui rappelle le soleil: l'alternative au nucléaire. (Fig.21) Les Verts change de nom en 2010 pour devenir Europe Écologie les Verts et utilise un logo similaire, une typographie ronde, les couleurs jaune et vert, le symbole du tournesol plus épuré avec trois étoiles en plus rappelant les étoiles du drapeau européen. (Fig.22) De 1984 à aujourd'hui, les affiches électorales des Verts n'ont pas beaucoup évolué, la couleur verte reste toujours très présente afin de se démarquer des autres partis. Prenons en exemple les affiches électorales des Verts en Bretagne: elles arborent toutes la même esthétique très sobre bien loin des affiches dures des milieux associatifs. Des rectangles verts, des slogans sobres en premier plan, des photographies des candidats en deuxième plan (Fig.23) (ce qui n'est pas obligatoire sur une affiche électorale mais qui rassure les électeurs car ils veulent savoir pour qui ils votent, souvent au détriment de pourquoi). Ces affiches électorales se rapprochent des affiches publicitaires.

Le mouvement de jeunesse de l'écologie politique voit le jour dans les années 1980 et se répand partout en France sous différents noms puis s'uniformise en 2001 en Les jeunes verts. Il utilise un logo de couleur vert et le symbole de la souris qui rappelle la comptine et son ancien nom: La souris verte.

En 2011, le mouvement prend le nom Les Jeunes Écologistes et change son logo (Fig.24) pour se rapprocher de celui d'Europe écologie les verts. Sa typographie est ressemblante avec un tournesol sur le côté gauche et les couleurs jaune et verte.

Les affiches produites par le mouvement s'apparentent de loin à celles des affiches électorales des Verts, avec des rectangles de couleur verte. Cependant, elles reprennent aussi les codes des associations en utilisant des messages forts, des slogans humoristiques mettant en avant un besoin urgent de changer les choses. On retrouve aussi certains tracts et autocollants qui utilisent des illustrations fortes des associations (symbole du nucléaire) mais toujours sur un fond vert (Fig.25). L'écologie politique découle des associations en faveur de l'environnement mais son esthétique est très loin

des slogans et illustrations alarmistes que l'on peut apercevoir dans les rues. Elle se rapproche des couvertures des collections écologiques chez les éditeurs sur lesquelles le vert est toujours mis en avant avec une imagerie sympathique. À contrario, de nouvelles associations prennent une apparence plus radicale: le graphisme favorise la cause afin de mieux l'identifier et met en avant le caractère urgent d'une lutte écologique. Une urgence que l'on ne trouve toujours pas dans les objets graphiques de la politique écologique.

III. Un graphisme écologique sans graphiste.

1. Le cas des éditions Wildproject

En 2020, les éditions Wildproject publient un ouvrage intitulé *Le livre est-il écologique? Matières, artisans, fictions*, réalisé par l'Association pour l'écologie du livre.¹¹

Il se compose d'entretiens, d'écofictions et de manifestes. À l'aide de ces manifestes, l'association tente de définir les enjeux importants du livre afin qu'il soit plus respectueux de notre environnement et en accord avec les principes de l'écologie.

«L'écologie du livre est une invitation à penser l'ensemble des acteurs et actrices du livres et leurs interactions comme formant un écosystème - c'est-à-dire un milieu de vie, tissé et soutenu par un réseau d'interdépendances».¹²

Le manifeste se divise en trois strates interdépendantes et enchevêtrées:

1. Écologie matérielle,
2. Écologie sociale,
3. Écologie symbolique.

La première partie, «Écologie matérielle», la plus évidente, questionne les méthodes de fabrication du livre. Elle s'étend sur la matérialité même du façonnage par rapport au papier utilisé mais aussi sur les encres, la colle, les reliures, les couvertures pelliculées ainsi que sur leur provenance avec les enjeux d'approvisionnement et de circulation que tout cela implique.

Elle nous apprend que: «Une part importante du papier ne vient pas de forêts gérées de façon éco-responsable», «un vaste mouvement de délocalisation de l'imprimerie est en cours en France depuis dix ans [...] et augmente considérablement le nombre d'ouvrages imprimés à l'étranger», «Le transport pour l'acheminement, la distribution et le retour a été fortement accru au cours des vingt dernières années», «Le nombre de nouveautés publiées chaque année en France a triplé en vingt-cinq ans, et près d'un livre imprimé sur cinq y est aujourd'hui détruit sans avoir été lu», «Les filières de recyclage de papier sont marginales, très peu de budgets de recherche-développement y sont alloués, et les prix y sont souvent prohibitifs».¹²

La deuxième partie, «Écologie sociale», évoque les différents maillons de sa chaîne du livre intervenant de sa création à sa distribution. «Reconnaître le rôle - et plus encore la fonction sociale de chacun-e des participant-es de cet →

→ écosystème est une nécessité pour assurer la qualité et la pérennité de la création artistique collective qu'est par nature un livre. Tout talent vient d'un terreau, et l'idée n'est jamais individuelle.»¹² De ce fait, cette partie met en avant les problèmes de rémunération des différents acteurs du livre (acteur-ices, illustrateur-ices, éditeur-ices, libraires etc), afin que chacun-e puisse y trouver son compte face à une économie de flux grandissante et renvoie à une éco-responsabilité.

La dernière partie, «Écologie symbolique», met en avant le rôle même du livre qui est de transmettre des savoirs, des idées, des imaginaires. «Depuis des millénaires, partout sur la planète, la transmission populaire d'histoires, de récits et d'informations est ce qui forme, soutient et maintient les communautés humaines. Ces savoirs, ces idées et ces imaginaires sont des outils, des balises — et parfois même des armes d'autodéfense — en faveur de la beauté, de la justice, de la liberté, et contre l'ignorance.»¹² Elle en appelle à une bibliodiversité qui prend en compte les multiples pensées que l'on peut trouver dans le monde afin que toutes les voies, quelles qu'elles soient, puissent exister.

Avec ce manifeste, l'Association pour l'écologie du livre souhaite que la production des livres soit plus durable, avec une meilleure conscience du travail de chacun-e, ainsi qu'une diversité d'idées qui permette de concevoir un écosystème dans toute la chaîne du livre et même dans les sujets traités.

Le manifeste pour une écologie du livre prend en compte la quasi totalité de son fonctionnement: acteur-ices du livre, production matérielle, sujet traités. Cependant, à aucun moment n'est évoqué la question du design graphique. Il est pourtant un point important dans la production et le développement des idées abordées.

Prenons en exemple, les ouvrages de la maison d'édition Wildproject qui publie depuis 2009 de nombreux livres sur le thème de la pensée écologique. La collection «Poche/Petite bibliothèque d'écologie populaire» dont est issu *Le livre est-il écologique? Matières, artisans, fictions*, regroupe un ensemble de vingt-et-un livres parus entre 2019 et 2022. On y trouve des classiques de la littérature écologique, des manuels, des anthologies, des dialogues, avec des écrits d'Anna L. Tsing, Marin Schaffner, Isabelle Stengers, Rachel Carson dont une ré-édition de son livre *Printemps Silencieux* publié en juin 2020 (qui sera ensuite republiée en 2022 par Wildproject, dans une autre collection «Domaine Sauvage», à l'occasion du 60e anniversaire de sa parution...).

La collection entière se présente avec le même style: un petit format de 11 x 17 cm (il n'y a que le nombre de pages qui varie, allant de 80 à 454 pages), une mise en page récurrente pour les couvertures ainsi que les pages intérieures. Toutes les couvertures se présentent de la même

11. L'Association pour l'écologie du livre, fondée en 2019, œuvre à la diffusion des idées de l'écologie auprès de l'ensemble des acteurs et actrices du livre, la lecture, ainsi que de la société civile. Elle regroupe une cinquantaine de membres issus des métiers du livre.

12. Toutes les citations sont issues du manifeste *Les trois écologies du livre. Le livre est-il écologique? Matières, artisans, fictions*, France, Wildproject, «Poche/Petite bibliothèque

Bibliographie :

Histoire du graphisme engagé

- Liz Mcquiston, *Rébellion!*, Seuil, 2020.

- Samira Ouardi, Stéphanie Lemoine, *Artivisme: art, action politique et résistance culturelle*, édition Alternatives, 2010.

- Martine Bouchier, Dominique Dehais, *Art et esthétique des luttes, scènes de la contestation contemporaine*, édition MétisPresses, 2020.

Design et écologie

- Victor Papanek, *Design pour un monde réel*, Paris, Les presses du réel, 2021.

- *Design, de la nature à l'environnement*, nouvelles définitions, T&P work unit, 2019.

Environnement, écologie

- Timothy Morthon, *La pensée écologique*, Paris, Zulma essais, 2019.

- *Le livre est-il écologique? Matières, artisans, fictions*, éditions WildProject, 2020.

Histoire de l'édition française

- Henri-Jean Martin, Roger Chartier, *Histoire de l'édition française*, Paris, Promodis, 1982.

Écologie politique

- Dominique Bourg, *Quand l'écologie politique s'affiche: 40 ans de militantisme graphique*, Toulouse, édition Plume et carotte, 2014.

- Xavier Mauduit, *Le cours de l'Histoire, Histoire de l'écologie politique, épisode 4: quand l'écologie devient parti*, podcast France culture, 23 septembre 2021, écouté en septembre 2022.

- Tudi Kernalegenn, *Histoire de l'écologie en Bretagne*, éditions Goater, 2014.

façon: une illustration ou une photographie en couleurs en arrière plan sur laquelle vient se placer, en haut de la page, très souvent en blanc et en petit corps, le titre et le ou les noms des auteurs. Enfin, un W (symbole des éditions Wildproject) se place toujours en bas de la page et prend plus du tiers de la place; il apparaît le plus fréquemment en blanc (imprimé avec une encre blanche sur une couverture blanche (faire un W évidé réduirait le taux d'encre)). (Fig.26) De même, les quatrièmes de couverture sont toutes similaires, seules les couleurs utilisées peuvent changer. Elles sont composées d'un résumé aligné à gauche avec la même typographie, du nom de la collection et de l'éditeur, du prix... Au sein de la collection de poche de Wildproject, il n'y a pas de recherche graphique afin de rendre les ouvrages plus attrayants à la lecture ou de faire passer un message plus fort face à l'urgence climatique. On observe un jeu graphique avec ce W qui met en avant la maison d'édition mais pas son contenu. La collection «Monde Sauvage» présente les mêmes caractéristiques mais le W beaucoup plus petit laisse la place à l'image en arrière plan et aux informations aux premiers plans.

Toutefois, les éditions Wildproject sont intégralement imprimées et reliées en France sur les presses de Sepec, certifiées FSC¹³ depuis 2019, labellisées Imprim'Vert. Le papier est du Munken White Print certifié PEFC. De plus, le site web des éditions, designé et développé par Lola Duval et Julien Bidoret, offre une vision des ouvrages sans les couvertures réelles (on peut les afficher si l'on souhaite) afin de réduire le poids des pages (38K pour la page d'accueil). (Fig.27) Cette volonté de réduire l'empreinte carbone du site web amène les designers à repenser l'esthétique en créant de nouveaux visuels plus radicaux, uniques avec l'utilisation de rectangles colorés et d'une sobriété typographique.

Une responsabilité écologique assumée sur internet mais que l'on ne retrouve pas dans les objets éditoriaux. On note l'absence de réels choix graphiques attestant d'une volonté de rendre plus durable les ouvrages, mise à part au niveau du choix papier, de l'impression et du façonnage.

«Le design, s'il veut assumer ses responsabilités écologiques et sociales, doit être révolutionnaire et radical.» Victor Papanek, *Design pour un monde réel*, France, les presses du réel, 2021.

2. Le cas du studio DAZD

Néanmoins, quelques graphistes tentent de créer de nouveaux visuels en accord avec la pensée écologique. C'est le cas du studio Dazd (Direction artistique zéro déchet, conçu par Jeanne Lepoutre, Théophile Pierdait et Claire Daum) qui depuis sa création cherche à se rapprocher au mieux d'une éco-conception. Comme on peut l'observer sur le projet d'un livret et d'un dépliant pour le programme d'Europe Écologie les Verts du 11e et du 14e arrondissement de Paris à l'occasion des élections municipales de 2020. Les deux objets sont imprimés en risographie¹⁴ par Quintal édition. Le livret est en monochromie verte, il possède une mise en page optimisée avec des jeux de superposition image/texte, les aplats

tramés comme la typographie des gros titres afin de réduire le taux d'encre. (Fig.28) Le dépliant est imprimé en bichromie vert et jaune pour le recto et en quadrichromie pour le verso. Il possède, lui aussi, une recherche graphique dans le choix des polices et de la mise en page avec des superpositions pour optimiser la place. De plus, le dépliant contient une illustration autour de l'alimentation durable utilisable en affiche; ce qui permet un double emploi de l'objet, le rendant plus péren et qui le place dans une logique plus durable. Avec ce projet, le studio Dazd accompagne «l'acteur politique dans une recherche de cohérence entre le discours et la manière de le porter»¹⁵. Une esthétique cohérente avec le propos amène les graphistes à s'interroger sur de nouvelles solutions de mise en page et de recherches colorimétriques pour utiliser des techniques d'impressions plus respectueuses de l'environnement.

Conclusion

Les objets éditoriaux en faveur d'une lutte écologique, qu'elle soit contestatrice ou éducative, se sont multipliés en France depuis une quinzaine d'années. On observe une très forte diversité graphique, avec de micro identités amorcées par des contextes de luttes variées depuis les années 1970. Néanmoins, les objets éditoriaux sont souvent en désaccord avec les sujets traités. Une minorité utilise du papier issu de forêts gérées durablement ou du papier recyclé. Quant à l'impression, elle est souvent faite à l'étranger. En outre, au sein du paysage graphique de la lutte écologique, on ne retrouve pas ou peu de réelle implication graphique, de parti pris fort en faveur de l'urgence du dérèglement climatique, que ce soit au sein des collections éditoriales, des revues, des affiches et tracts politiques. Mise à part certaines associations qui utilisent des identités fortes pour mettre en avant leurs messages, les designers graphiques ne sont pas encore réellement impliqués dans une recherche en adéquation avec la crise écologique que nous subissons.

Remerciements

Je tiens à remercier ma mère Bénédicte Brunet qui m'a amenée à écrire symboliquement ce mémoire ainsi que pour le temps passé à me relire. Marjolaine Lévy et Catherine de Smet pour m'avoir orientée et guidée dans mon écriture. Isabelle Jegó pour ses conseils de mise en pages. Guillaume Detivaud pour son aide et ses précieux conseils. Aurélie Maudet pour son aide dans la recherche de mon corpus. Merci à Olwen Denes pour son temps et sa collection d'affiches. Et toutes les personnes qui font que la lutte écologique existe et perdure.

Caractère utilisé

Minuscule 3 dessiné par Thomas Huot-Marchand

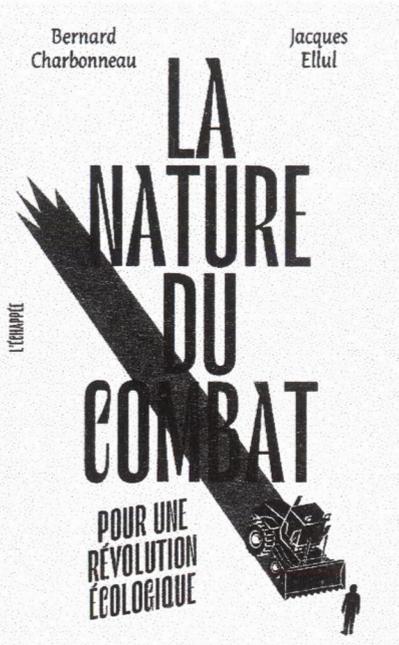
Impression

Imprimé à Rennes à l'atelier risographie de l'EESAB - site de Rennes sur différents papiers issus des macules de l'atelier. Ce mémoire est imprimé uniquement en noir; les couleurs en arrière plan provenant des macules.

13. La mention FSC signifie l'utilisation de papier provenant de forêts gérées de manière responsable. Cette certification garantit l'absence de lien à la déforestation depuis 1994, la réduction des pesticides (voire l'absence en Suède), l'absence d'OGM et une part significative du territoire protégé pour des raisons environnementales (eau, biodiversité) et sociales. 14. Conçu pour être un photocopieur grand volume, rapide et peu coûteux, le risographe est d'abord commercialisé pour les écoles, les églises, les prisons et les partis politiques. La technologie RISO repose sur un procédé d'impression à froid très peu consommateur d'énergie. De même, les encres utilisées sont les plus écologiques dans le milieu de l'imprimerie (bien qu'elles utilisent toujours dans la composition du solvant de pétrole). 15. Phrase issue de la descriptions du projet sur le site web du studio Dazd (<https://www.dazd.fr/index.html>).



(Fig.1) Affiche anonyme pour le premier Earth Day, 22 avril 1970.

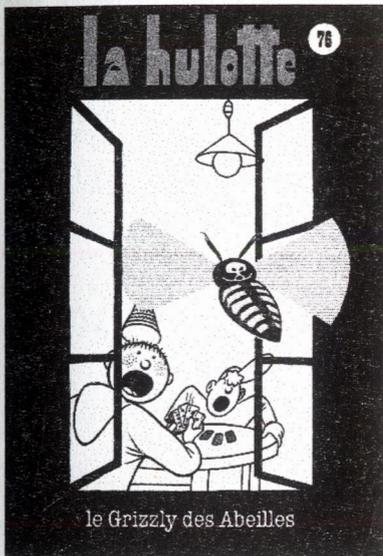


(Fig.2) Couverture du livre de Bernard Charbonneau et Jacques Ellul, *La nature du combat pour une révolution écologique*, L'Échappée, «Le pas de côté», 2021.

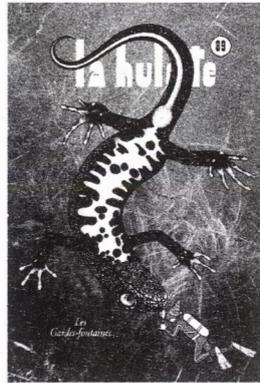


(Fig.3) Couverture du livre *Vivre la simplicité volontaire*, L'Échappée, «Le pas de côté», 2014.

7



(Fig.5) Couverture de la revue *La Hulotte* numéro 76, *Le Grizzly des abeilles*, 1998.



(Fig.6) Couverture de la revue *La Hulotte* numéro 89, *Les Gardes-fontaines*, 2007.



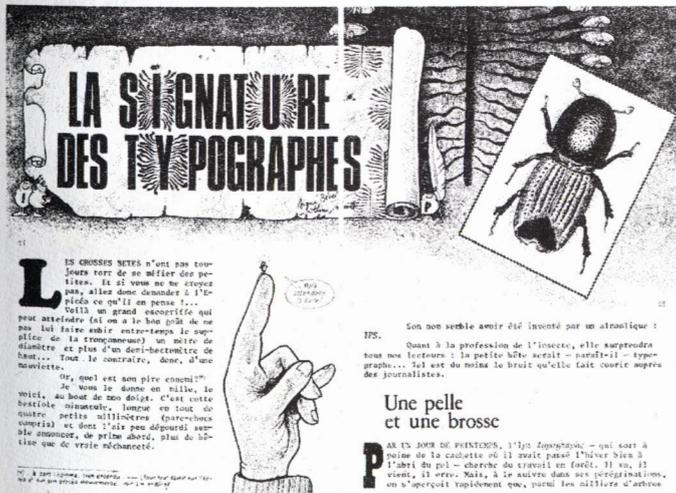
(Fig.4) Première et quatrième de couverture du livre de Valérie Chansigaud, *Les français et la nature*, Actes Sud, «Mondes Sauvages», 2017.



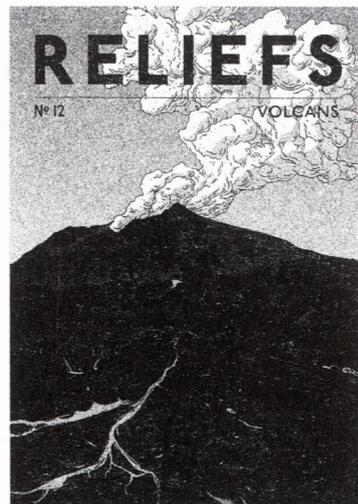
(Fig.8) Couverture du numéro 6 du journal *La gueule ouverte*, *C'est le printemps*, avril 1973.



(Fig.9) Couverture du numéro 19 du magazine *Silence*, *Objection!*, juin 1983.



(Fig.7) Double pages extraites du numéro 38 de *La Hulotte*, *Gare au coucou*, 1977.



(Fig.10) Couverture du numéro 12 de la revue *Reliefs, Volcans*, novembre 2020.



(Fig.11) Couverture de la revue *Klima* numéro 2, *Spéculations et extinction*, octobre 2019.



(Fig.12) Affiche d'Alain Le Querrec, 1997, sur la marée noire résultant du naufrage de l'Amoco Cadiz, en 1978.



(Fig.21) Logo du parti Les Verts, 1984.



(Fig.22) Nouveau logo, Europe écologie les Verts, 2010.



(Fig.13) Affiche du CRIN, section bigoudène, vers 1975.



(Fig.16) Affiche d'Extinction Rebellion, photographiée à Grandville, 2022.



(Fig.14) Affiche anonyme pour l'association Les Amis de la Terre, vers 1978.



(Fig.17) Logo de l'association Sea Shepherd, créé par Paul Waston en 1977.



extinction
rebellion

(Fig.15) Logo d'Extinction Rebellion.



(Fig.18) Affiche anonyme de l'association Sea Shepherd, vers 2015.



(Fig.24) Logo du parti des Jeunes écologistes, 2011.



(Fig.25) Affiche de l'association La Souris Verte, pour les élections européennes, 2004.



(Fig.23) Affiche pour les élections départementales d'Ille-et-Vilaine, 2021.



(Fig.19) Photographie anonyme d'une banderole de manifestation regroupant le logo de XR et de Soulèvements de la Terre, 2021.



(Fig.20) Affiche de Daniel Maja, pour la campagne de René Dumont à l'élection présidentielle de 1974.



(Fig.26) Couverture de Le livre est-il écologique ? Matière, artisans, fictions, France, Wildproject, « Poche / Petite bibliothèque d'écologie populaire » 2020.

Vandana Shiva, Rob Hopkins, Silvia Federici, Satish Kumar, Michael Löwy, Arturo Escobar, Ariel Salleh... : dans *Plurivers*, 124 auteur·rice·s du monde entier donnent à voir une myriade d'initiatives qui esquissent les sociétés écologiques, féministes et décoloniales de demain.



Dernières parutions



La Maison Catalogue Auteurs Actualités Contacts Foreign rights Ventes directes

(Fig.27) Capture d'écran de la page d'accueil du site internet des éditions Wildproject, dessinée par Lola Daval et Julien Bidoret. <https://wildproject.org/>



(Fig.28) Zoom sur les trames du livret conçu par le studio DAZD, 2020.